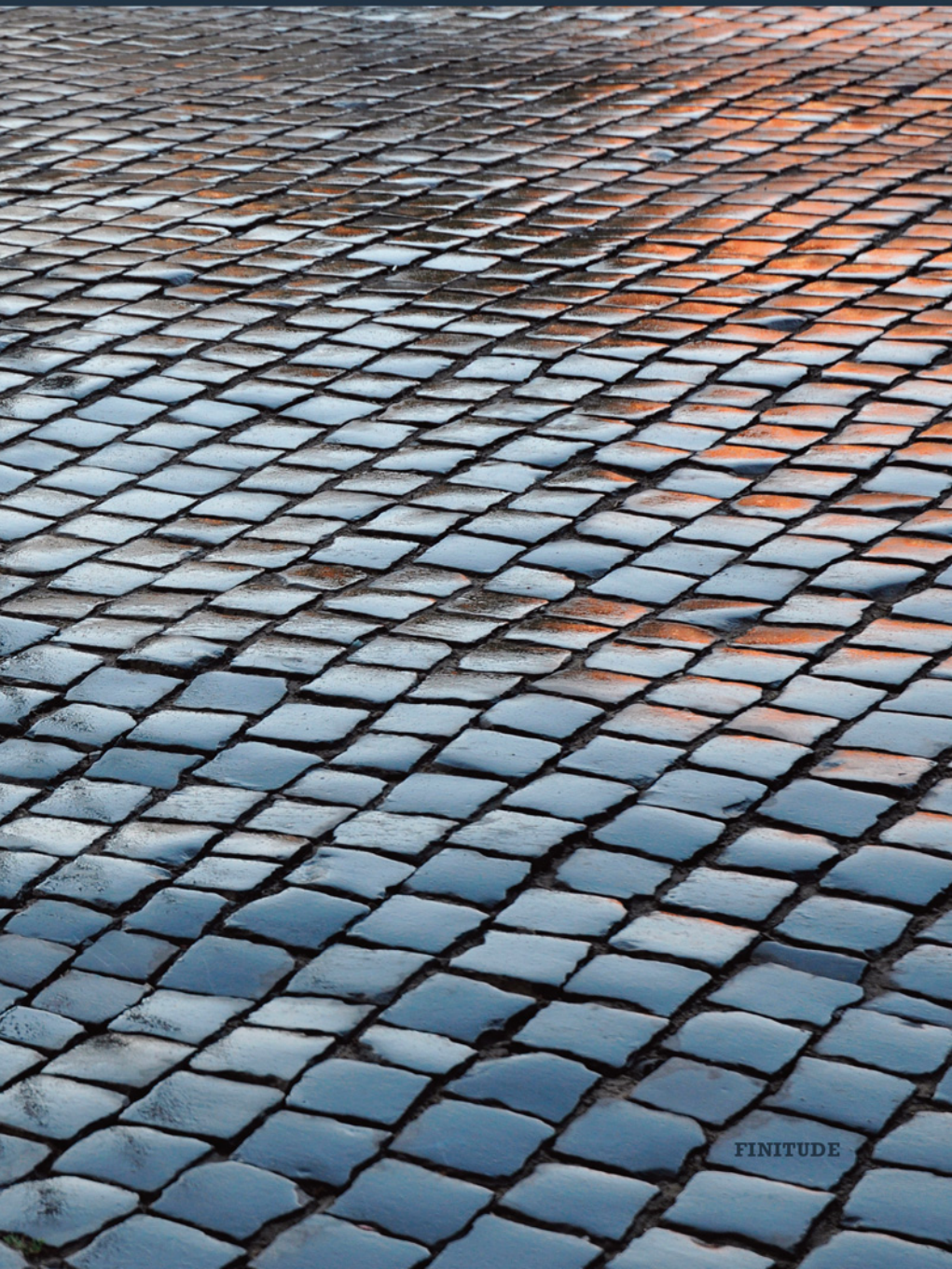


FABRICE CHILLET
UN FEU ÉTEINT



FINITUDE

UN FEU ÉTEINT

FABRICE CHILLET
UN FEU ÉTEINT



FINITUDE

« Reste l'amitié. Inoubliable. »

Georges Perros

LUNDI

1

Quand je monte dans le train à Saint-Lazare, les compartiments sont farcis de voyageurs. Ils se précipitent, se bousculent et grognent de temps à autre. Une fois à leur place, ils s'avachissent. Alors, toutes les odeurs s'em mêlent. Je renifle la sueur, le tabac tiède, les haleines de mauvaise bière ou d'expresso, les frusques mouillées. Ça empeste la fin de journée. Après Mantes-la-Jolie, ça ira déjà mieux. En attendant, les fenêtres sont couvertes de buée et je dois faire une croix sur le paysage. Ma voisine agite ses doigts sur l'écran de son téléphone. Elle est insupportable et je la supporte. C'est une découverte rassurante, la preuve que mes séances de sophrologie ne

sont pas inutiles. Je pense à déverrouiller mes genoux, à débloquer mon diaphragme. J'inspire et j'expire longuement. Je me visualise allongé sur le sable et je dessine le contour de ma silhouette avec un doigt imaginaire, tombé du ciel. Parfois ça fonctionne. Je reproduis le rituel autant de fois que nécessaire, le plus souvent dans les lieux confinés ou quand la foule est trop compacte. Autour de moi, j'observe que chacun a son petit truc pour s'isoler ou pour contrôler ses nerfs. Une jeune femme brune gonfle son coussin tour de cou et puis se cale au fond de son fauteuil en fermant les yeux. Au bout de cinq minutes, sa tête plonge vers l'avant et le coussin lui tombe sur la nuque comme un collier d'attelage. Quelques passagers s'épuisent encore à travailler. Certains enfilent leurs casques pour écouter de la musique. D'autres s'ennuient tout à fait. Je regrette de ne pas avoir pris un billet de première classe. J'aime les sièges larges et les lampes individuelles. Après une heure et trente minutes de voyage, je retrouve les villes qui cernent la rive sud de Rouen. Je reconnais Oissel, Saint-Etienne-du-Rouvray et Sotteville-lès-Rouen. Les fenêtres sont redevenues transparentes. Dans la lumière jaune-orange des quais dépeuplés, je vois les vieilles maisons en brique rouge, les cheminées de l'ancienne Cotonnière, les ateliers et les dépôts de la SNCF. Juste avant le pont aux Anglais, les wagons de fret n'ont pas bougé, immobilisés depuis tant d'années. Les rails sont envahis par la végétation. Je

n'aurais jamais imaginé que le ballast pût être aussi fertile. Nous roulons au milieu des champs. Je crois qu'on pourrait y faire pousser du maïs qui finirait de cacher la misère et les cheminots se mettraient à cultiver la terre comme leurs ancêtres. Enfin, j'aperçois la flèche illuminée de la cathédrale, puis le long tunnel. Nous passons sous la côte Sainte-Catherine, terre d'asile pour les moutons à tête noire, les violettes, les orchidées et l'ail sauvage qui va si bien dans les soupes. Le train ralentit, stoppe et s'effondre le long du quai 2. Je suis à Rouen, la ville du canard au sang et de Jeanne d'Arc qui cumule à elle seule douze références dans les pages jaunes. Une tour, un historial, un café, un lycée, deux cabinets médicaux, une agence immobilière, un magasin d'alimentation générale, deux bureaux de tabac, une agence de voyages, un torrificateur et un caviste. Il existe aussi une église qui est dans les pages blanches et une grande croix qui marque l'emplacement du bûcher de la Pucelle. Je marche à bonne allure et je retrouve à chaque pas mes propres traces qui me précèdent. J'ai monté ces marches et j'ai traversé ce hall des centaines de fois. Je sors de la gare et je file droit devant moi, sans m'attarder. Je revois le café Métropole avec le tabac au coin. Les étudiants installés en terrasse me paraissent bien sages. Ils boivent à la paille des sodas colorés et n'avalent même pas la fumée de leurs cigarettes. Ils ignorent qu'autrefois d'autres jeunes gens plus téméraires se tenaient à leur place et criaient des slogans

politiques provocateurs en agitant leurs écharpes Burberry. Ils monopolisaient les chaises et les tables les plus en vue. Les chappys et les vespas formaient comme une barricade autour d'eux. Ils occupaient le terrain. Le dimanche matin, je croisais parfois ces fils de bonne famille quand ils avaient troqué leurs pantalons à pinces pour des culottes courtes et leurs Weston pour des godillots. Les scouts se retrouvaient pour prendre un car ou un train. Ils allaient passer la journée à construire des cabanes en forêt ou des châteaux de sable à la mer. Périssables édifices. À 16 ans, moi qui me contentais de mes envies, je trouvais admirable de vivre pour des idées et selon des principes. Ces chérubins athlétiques et bruyants m'impressionnaient sans que je comprisse un seul mot de leurs discours et de leurs revendications. Je découvre que l'école privée de jeunes filles a disparu. Reste un terrain vide. Le carrefour paraît écorché. La plaie est fraîche, cernée par des palissades immondes de métal gris. L'hôtel de Dieppe malgré ses trois étoiles est bouffé par les fissures. Face à moi, la grande avenue dégouline jusqu'à la Seine. La tranchée en pente douce est depuis toujours la piste inévitable des cortèges officiels et des camions de livraison. De part et d'autre, numéros pairs et impairs, l'alignement des façades monotones, des banques et des magasins de luxe. Parfois, les atlantes et les cariatides soutiennent les balcons et encadrent les portes. Dans ce couloir, depuis toujours, les Rouennais